

La question des jeux du langage et la légitimité des discours politiques

Hervé ONDOUA

École Normale Supérieure de Yaoundé (Cameroun)

herveondoua@yahoo.fr

REZUMAT: Problema jocurilor de limbaj și legitimitatea discursurilor politice

Problema discursului politic se pune într-un mediu în care problema cunoașterii adevărului se confruntă cu un anumit reflux. Concluzia care se desprinde este că inflația discursului se produce în detrimentul realității. Cuvântul de ordine poate fi rezumat la faptul că lumea nu mai trebuie cunoscută, ci interpretată căci ontologia noastră depinde în întregime de formele limbajului nostru conform postulatului "Being = language". Din acest moment, trecem de la primatul materiei la cel al limbajului: discursul politic apare a fi autoreferențial. În acest univers închis al discursului, realitatea externă este dizolvată, pentru că prin limbajul politic se construiește realitatea. Această abordare o rupe astfel cu filozofia tradițională. Aici lumea trebuie transformată, pentru că este guvernată de legi. Celui interesat de cunoaștere îi revine sarcina de a se proiecta în lume pentru a descoperi legile pentru a o transforma (acesta este, de exemplu, obiectul sociologiei, al geografiei...). Această abordare veche se bazează pe aserțiunea unei teorii a reflecției. Rup-tura cu logica clasică are loc odată cu deplasarea de la problema ființei, la problema discursului. Lumea în sine nu există, este trebuie interpretată. Să reținem că această logică își are fundamentul în deconstrucția lui Derrida. Într-adevăr, practica scriiturii lui Derrida apare ca o logică a "différance" ('diferanță') și "traces" ('urmă'). Derrida evidențiază o altă scriitură. Aceasta nu mai este transcriere sau materializare a vorbirii, expresie a unei voințe de a spune. Din acest moment, scriitura nu se bazează pe intenție, ci pe "itérabilité" ('iterabilitate'). Ea se poate exercita în mod independent de un agent semnificant. Derrida militează deci pentru o gândire a semnul detașat de originea sa locutorie, și adus la urma sa grafică: cititorul are în fața lui nu o intenție, ci mai degrabă un semn grafic, acesta fiind o urmă a unei dorințe de a spune întârziate, și această urmă se reiterează pe termen nelimitat, fără a fi posibil să i se atribuie nici început, nici sfârșit, ea fiind inițiată de către "différance" ('diferanță'). Astfel, iterabilitatea ("itérabilité") care fondează de-contextualizarea și absența locutorului nu este ea o sursă a constructivismului social și a poststructuralismului care pe care se bazează politica? Referindu-ne la logica analitică, cuvintele politice nu conțin oare în acțiunea pe care o propun, o putere de a construi realitatea? Scopul nostru va fi acela de a:

- 1) demonstra cum, pornind de la jocurile de limbaj, practicile politice se legitimează;
- 2) demonstra că discursul politic își are fundamentele în logica postmodernă pentru care Jacques Derrida este una dintre figurile emblematice.

CUVINTE-CHEIE: *jocuri de limbaj, politică, iterabilitate, constructivism, realitate, nominalism, postmodern*



ABSTRACT: The issue of language games and the legitimacy of political discourse

The question of political discourse arises in an environment where the issue of knowledge of the truth knows a certain reflux. The finding that emerges is that inflation of discourse is to the detriment of reality. The watchword can be summarized the fact that the world is no longer to know, but to interpret because our ontological fully depends forms of our language according the postulate "Being = language." Dice during, we spend primacy of matter to that of language: the political discourse appears as self-referential. In this enclosed universe of discourse, external reality is dissolved, because it is through the political language that is built reality. This approach thus breaks with traditional philosophy. The world here is to transform, because it is governed by the laws. He returned to knowing subject to project themselves towards the world for discover the laws order to transform (that is the object by example of sociology, geography...). This old approach thus rests on the assertion of a theory of reflection. The rupture with this classic logic operates with the displacement of the question of the being towards the question of discourse. The world in itself does not exists, it is to interpret. Emphasize that this logic derives its foundation of the deconstruction of Derrida. Indeed, the practice of Derridean writing, appears as a logic of "difference" and the "trace". Derrida highlights another writing. The latter is no longer transcription or materialization of speech, expression of a wanting - say. Therefore, writing does not rests on the intention but on "iterability". She can independently exercise of a signifier agent. Derrida therefore militates for a thought the sign detached from its locutionary origin, and reduced to its graphic trace: the reader has facing him non not an intention, but rather a graphic sign, this graph being a trace of a mean deferred, and this trace is reiterates indefinitely, without it being possible to assign thereto a beginning, nor an end, because begun by the "difference". Thus, the "iterability" which founds the decontextualization and absence from speaker is - it does not source of social constructivism and poststructuralism which founds politics? By referring us to the analytical logic, policies words do not - they contain in action they propose, a power for constructing reality?

Our goal will strive to:

- 1) Demonstrate how from games of language, political practices are legitimized ;

2) Demonstrate that political discourse derives its foundation of postmodern logic whose Jacques Derrida is one of emblematic figures.

KEYWORDS: *language games, political, iterability, constructivism, reality, nominalism, postmodern*



RÉSUMÉ

La question du discours politique se pose dans un environnement où la question de la connaissance de la vérité connaît un certain reflux. Le constat qui se dégage est que l'inflation du discours se fait au détriment de la réalité. Le mot d'ordre peut se résumer au fait que le monde n'est plus à connaître, mais à interpréter, car notre ontologique dépend entièrement des formes de notre langage selon le postulat « Being = langage ». Dès lors, nous passons du primat de la matière à celui du langage : le discours politique apparaît comme autoréférentiel. Dans cet univers clos du discours, la réalité extérieure est dissoute, car c'est à travers le langage politique que se construit la réalité. Cette approche rompt ainsi avec la philosophie traditionnelle. Le monde ici est à transformer, car il est régit par les lois. Il revient au sujet connaissant de se projeter vers le monde pour découvrir les lois afin de le transformer (c'est l'objet par exemple de la sociologie, de la géographie...). Cette ancienne approche repose ainsi sur l'assertion d'une théorie du reflet. La rupture avec cette logique classique s'opère avec le déplacement de la question de l'être vers la question du discours. Le monde en soi n'existe pas, il est à interpréter. Soulignons que cette logique tire son fondement de la déconstruction de Derrida. En effet, la pratique de l'écriture derridienne, apparaît comme une logique de la « différence » et de la « trace ». Derrida met en exergue une autre écriture. Celle-ci n'est plus transcription ou matérialisation de la parole, expression d'un vouloir-dire. Dès lors, l'écriture ne repose pas sur l'intention mais sur l'« itérabilité ». Elle peut s'exercer indépendamment d'un agent signifiant. Derrida milite donc pour une pensée du signe détaché de son origine locutoire, et ramené à sa trace graphique : le lecteur a face à lui non pas une intention, mais bien plutôt un signe graphique, ce graphe étant une trace d'un vouloir dire différé, et cette trace se réitère indéfiniment, sans qu'il ne soit possible d'assigner à celle-ci un commencement, ni une fin, car entamé par la « différence ». Ainsi, l'« itérabilité » qui fonde la décontextualisation et l'absence du locuteur n'est-elle pas source du constructivisme social et du poststructuralisme qui fonde la politique? En nous référant à la logique analytique, les mots politiques ne contiennent-ils pas dans l'action qu'ils proposent, un pouvoir pour construire la réalité? Notre objectif s'attèlera à :

1) Démontrer comment à partir des jeux du langage, les pratiques politiques sont légitimées ;

2) Démontrer que le discours politique tire son fondement de la logique postmoderne dont Jacques Derrida est l'une des figures emblématiques.

MOTS-CLÉS : *jeux du langage, politique, itérabilité, constructivisme, réalité, nominalisme, postmoderne*



I. Le fondement du discours et du langage politique : une analyse philosophique

a. Le fondement du discours contemporain : une rupture avec la logique traditionnelle



LE CONSTAT DU surinvestissement de la pensée autour du langage reste un phénomène remarquable de l'époque contemporaine. Activité typique de la philosophie analytique, la philosophie du langage demande que l'on questionne la manière dont l'homme, par son langage, pense le monde. Le problème n'est plus, comme se le demandait Kant à son époque, « Que puis-je savoir ? », mais : « Comment parlons-nous ? » Dès lors, la philosophie cesse d'être au service de la vérité, son but étant désormais la quête du sens et la clarification des énoncés. C'est ici que la philosophie analytique fait la distinction entre les énoncés doués de sens et les énoncés dépourvus de sens. Celle-ci a toujours déplacé le sens de la philosophie traditionnelle vers les questions du langage. Précisons.

En effet, historiquement dans la philosophie traditionnelle, il existe un lien étroit entre la pensée et le langage, la fonction de ce dernier étant l'extériorisation de « l'Idée ». Mais avec la philosophie analytique contemporaine, le lien qui unissait la pensée au concept est rompu, le langage se suffisant à lui-même pour fonder toute connaissance. C'est ce déplacement qui explique ce que Gilbert Hottois appelle l'« *inflation du langage* » (1972 : 20). Selon ce penseur, cette inflation du langage est « *caractéristique de l'émergence secondaire de l'humain* » (*Ibid.*). Autrement dit, cette émergence est « *à la fois la perpétuation et la dissolution de l'humain.* » (*Ibid.*) De l'humain parce qu'en tant que « *vivant parlant* », l'être ne dispose « *de nul autre port d'attache que la puissance langagière.* » (*Ibid.*) Par conséquent, cette « *inflation du langage dans le secondaire* » (*Ibid.*), pose l'importance absolue du langage pour l'homme (*Ibid.*). Pour cet auteur, « *l'inflation est enfermement dans le langage, échangeabilité universelle des signes.* » (*Ibid.*) Le secondaire comme émergence de l'humain concerne simplement « *l'enracinement langagier de l'homme.* » (*Ibid.*) Ainsi, l'émergence du vivant parlant « *correspond à l'effritement des puissances sensorielles de l'homme.* » (*Ibid.*) Autrement dit,

« *L'homme ne peut plus se rapporter au cosmos simplement par les pouvoirs naturels qui naguère le comblaient : le regard, l'ouïe, la parole.* » (*Ibid.*) Comme le précise Gilbert Hottois, une telle inflation signifie que « *l'homme n'habite plus le réel* » (*Ibid.*) puisqu'il se contente désormais de hanter le langage même là où il croyait « *pénétrer plus intimement l'habitat du monde et la texture de l'espace.* » (*Ibid.*) Le caractère autoréférentiel qui sacralise l'hégémonie du langage signifie enfin de compte que le langage ne possède aucun signifié transcendantal qui puisse lui donner sa signification. Ainsi, avec la centralité du langage, « *nous n'aurions plus affaire qu'à la diversité des « récits », à la variété des « interprétations », à la pluralité des « descriptions* » (Morilhat, 2008 : 13). C'est ici que le langage s'est imposé comme un « *champ transcendantal indépassable.* » (*Ibid.*) La conséquence qui en découle est qu'« *enfermés dans l'univers langagier, le monde nous serait inaccessible.* » (*Ibid.*) À partir de là, il apparaît que « *l'ordre du monde est langage* » (*Idem* : 15) ; bien plus, il est dit qu'« *il n'y a pas de sens à distinguer ce qui dépend du langage et ce qui dépend du monde.* » (*Ibid.*) Aussi apprend-on que le monde se confond avec ce que nous pouvons en dire (Wolff, 1997 : 14-15) C'est dans ce sens qu'un auteur comme Francis Wolff a pu parler de « *langage-monde* » (*apud* Morilhat, *op.cit.* : 15) Ce qu'un tel concept signifie, c'est l'impossibilité d'excéder « la structure et les limites » du langage.

Une telle approche, qui découle des vues les plus radicales de l'idéalisme linguistique implique comme conséquences, la négation de l'existence du monde en soi, le refus d'un monde indépendant de la conscience ou encore des structures linguistiques qui le décrivent. (*Ibid.*) Comme autre conséquence, il y a comme le rappelle Alan Sokal, l'idée suivant laquelle le monde, entendu comme nature ou comme réalité sociale, est fondamentalement une construction linguistique. (Sokal & Bricmont, 1997 : 306) En effet, pour l'idéalisme linguistique, l'univers que décrit notre discours n'est compréhensible, lorsque nous nous référons aux outils linguistiques que nous employons en parlant. C'est au nom de cet idéalisme linguistique que la quête de l'objectivité a été rejetée et que la connaissance scientifique du monde a été niée, sous prétexte qu'elle se contente de refléter et d'encoder les idéologies dominantes et les relations de pouvoir de la culture qui a produit cette connaissance. (*Idem* : 306-307) C'est donc dans ces termes que la vieille métaphysique a été contrariée dans son ambition de parler du sujet, du réel et d'établir la vérité la plus objective possible. L'abandon de la prétention ontologique de la philosophie s'est fait au bénéfice d'une activité de type métalinguistique. L'une des conséquences les plus visibles de la fin de l'ontologie et du privilège du langage est l'éclatement du « centre », qui implique un déplacement d'accent de l'instance ontologique et rationnelle vers l'instance infra-ontologique et

infra-rationnelle. La vocation du sujet parlant n'est plus la découverte des lois du monde extérieur, puisque que tous les actes de connaissance sont des actes linguistiques (*Speech Acts*) (Austin, cité par Hottois, 1979). C'est cette approche qui se trouve au cœur des travaux de Nelson Goodman (1984), Willard Von Quine (1977), Saül Kripke (1980), tous partisans du courant analytique.

b. Le langage politique : une approche nominaliste

Au cœur de la philosophie analytique, il y a l'idée selon laquelle, il n'existe aucun lien entre le langage et la réalité. Qu'il s'agisse de Goodman, de Kripke ou de Quine, le résultat est le même : entre le mot et la chose, il n'existe aucune correspondance. La chose en soi dissoute, elle n'apparaît plus que comme une manifestation du langage lui-même. Ce langage ne décrit plus le monde tel qu'il est. Il construit seulement un discours cohérent sur le monde. Dès lors les idées ou les concepts n'ont d'existence que dans les mots servant à les exprimer. Autrement dit, les mots n'ont pas d'existence réelle. Bien plus, chaque mot doit être pris dans un contexte particulier. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le nominalisme linguistique. Le nominalisme en effet, soutient la thèse selon laquelle les mots ou signes ne servent qu'à désigner les êtres particuliers. Autrement dit, le nominalisme rompt avec toute idée générale pour se focaliser dans le singulier ou le particulier.

Une telle approche nominaliste implique chez Quine par exemple, la rupture avec l'idée d'universel, dans la mesure où cet auteur affranchit le langage de toute idée générale. C'est dans cette perspective qu'il faut saisir la rupture entre *Le mot et la chose*. En effet, « *ni les mots ni les énoncés ne possèdent de signification déterminée.* » (Rossi, 2001 : 32). En d'autres termes, « *il n'y a rien qui puisse être considéré comme une identité de signification entre des mots ou entre des énoncés.* » (*Ibid.*) Soulignons avec Quine que les significations sont toujours relatives à un code. (Quine, *op.cit.* : 27) Ce code donne à la théorie de la connaissance tout son sens. C'est pourquoi, chez cet auteur, la théorie de la connaissance met en relief l'idée selon laquelle « *aucune théorie de la nature de la connaissance* » ne peut s'appuyer sur une théorie des représentations qui se tiennent dans une relation privilégiée à la réalité. (Rorty, 1990 : 207)

Ce nominalisme, nous le retrouvons formulé dans des termes différents chez Nelson Goodman. Ce penseur rejette l'idée de classe et ne reconnaît que celle des individus. Pourquoi ? Parce que l'idée de classe renvoie à un univers ordonné, classifié de sous-ensemble conçus en termes de classes. Il ne reconnaît d'ailleurs « *l'abstraction ni comme un test nécessaire, ni comme un*

test suffisant de l'incompréhensibilité » (1956 : 294) ; par conséquent « *la limite entre ce qu'on appelle d'ordinaire "abstrait" et ce qu'on appelle d'ordinaire "concret"* » (*Ibid.*) lui semble vague et capricieuse. (*Ibid.*) Dans ce sens, le nominalisme consiste pour lui à « *refuser de reconnaître les classes.* » En reconnaissant seulement les individus, il ne s'agit nullement pour Goodman de renoncer à la prédication, mais d'interpréter les énoncés comme « *x est un homme* » ou « *x est entre y et z* » comme des énoncés syncatégorématiques. Rappelons que ces types d'énoncés ne sont « *pas des termes qui délimitent une certaine catégorie d'objets par eux-mêmes : ils ne prennent de sens qu'avec (syn) un autre terme.* » (Quine, *op.cit.* : 157). L'ensemble d'individus n'engendre pas de classe mais établit d'autres individus composés. Cependant, on ne peut identifier un tel individu à une totalité. Goodman invoque un principe d'identité pour justifier non seulement l'impossibilité d'un sens universel, mais aussi l'impossibilité de passer des individus aux classes. Pour lui, il n'y a « *pas de distinction d'entités sans une distinction de contenu.* » (Goodman, 1956 : 297). Aussi, dans « *un système nominaliste, deux choses distinctes ne peuvent avoir les mêmes atomes ; c'est seulement en partant d'atomes différents que des choses différentes peuvent être engendrées* » (*Ibid.*); par conséquent « *toute non identité entre choses se réduit à une non identité entre leurs atomes.* » (*Ibid.*) Leur signification reste fonction d'un contexte défini. Au cœur de ce nominalisme, il y a l'idée selon laquelle les mots, ou signes ne servent qu'à désigner des êtres singuliers et ne renvoient guère à des êtres généraux. À partir de là, nous pouvons conclure que la particularité du nominalisme s'explique par le fait qu'il exclut que les mots désignent des entités objectives. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le conventionnalisme.

c. Le discours et le langage politique : une approche conventionnaliste

Le conventionnalisme pose le principe selon lequel « *tous les jugements que nous acceptons et qui créent notre image entière du monde (...) ne sont pas uniquement déterminés par les données de l'expérience, mais dépendent du choix de l'appareil conceptuel à l'aide duquel nous configurons ces données.* » (*Ibid.*) Ce conventionnalisme se formule en des termes simples : « *comment le langage influence-t-il les modes de pensée, et comment les modifications du système d'une langue influencent-elles les modifications de la manière de penser ?* » (*Idem* : 72) Une telle interrogation qui découle du constructivisme, pose l'idée selon laquelle, « *les faits, tous les faits, dépendent étroitement du langage au moyen duquel nous les décrivons et, par conséquent, des besoins et intérêts sociaux qui sont les nôtres.* » (Boghossian, 2009 : XIII)

Rappelons que le constructivisme social envisage la réalité sociale comme étant construite, c'est-à-dire, créée ou instituée. Dans cette logique,

« il est impossible de dissocier un fait de sa description, et de l'identifier sans le décrire. » (*Ibid.*) Par exemple, le nom peut-être connu à travers les interactions entre les communautés : c'est le réfèrent. Mais le contenu de ce réfèrent dépend de l'évolution des différentes communautés. La vérité du coup est immanente au schème conceptuel de notre langage, aux entités qu'il pose. C'est cette logique qui fonde les mots et le discours politique.

II. Les mots politiques : une analyse postmoderne

Traditionnellement les mots en politique avaient pour objectif d'éduquer et de dire les choses telles que se présentent. En d'autres termes les mots politiques avaient la prétention d'informer et de livrer un certain contenu informatif. On peut donc dire que c'est eu égard de sa finalité informative que les mots politiques peuvent être évalués. Ce paradigme qui caractérise traditionnellement le discours politique sera rompu. En effet avec la logique postmoderne, la déficience informationnelle qui est au cœur du discours politique, légitime tous les mots en politique. Dès lors on parlera de mésinformation pour qualifier les informations tronquées que livrent les hommes politiques. (Gautier, 2010 : 255) Dans ce sens, les mots politiques informent incorrectement. Or traditionnellement, les mots en politique reposaient sur un principe réaliste ou sur la théorie du reflet. Ce que le politique pouvait dire, devrait correspondre à la réalité. Informer dans ce cadre, présuppose la réalité de son contenu. (*Idem* : 256) Ce réalisme postule qu'il existe une réalité dont nos meilleurs savoirs constituent une description correcte. La sémantique de nos théories est une voie d'accès à leur ontologie. On peut donc dire que c'est de par sa nature informationnelle et par le principe du reflet que les mots en politiques avaient traditionnellement leur sens. Ils peuvent être qualifiés de cognitifs. L'objectif étant de livrer des informations réelles sur l'actualité. (*Ibid.*) L'information qui se traduit dans le discours politique dépend de la constitution du réel qui en fait l'objet et dont le politicien doit être conforme. Traditionnellement, l'objectivité et la vérité constituent des normes intrinsèques de la politique. Dire que le mot politique est objectif, c'est affirmer qu'il propose une représentation cognitive de l'état de choses sur lequel il porte ; affirmer qu'il est vrai, c'est signaler que cette représentation correspond à la réalité. (*Idem* : 257)

L'une des caractéristiques des mots politiques au sein de la postmodernité est qu'il rompt avec l'objectif de l'information pour s'illustrer dans la communication. La différence entre les deux logiques est que « *la communication, contrairement à l'information, n'a pas à présupposer l'existence d'une réalité préalable* » (*Ibid.*) mais plutôt, « *elle engendre elle-même (au moins en partie) la réalité qui lui est afférente.* » (*Ibid.*) Aujourd'hui les mots en politiques ne

sont que purement communicationnels. Ici le contenu s'estompe au profit de l'interaction et de l'échange. En communication, « *une réalité est en quelque sorte instituée dans et par l'interrelation.* » (*Ibid.*) D'une façon générale, « *l'information procède d'un principe réaliste qui fait de la réalité un postulat* » or « *la communication découle d'un principe constructiviste par lequel elle est lieu de création d'un réel.* » (*Ibid.*) La rupture du principe traditionnel de l'information au profit du principe de la communication reconfigure le discours et les mots en politique. Le rôle du politique consiste moins à informer à propos d'événements que, en dernière instance, à donner du sens au monde qui nous entoure. Or informer à une connotation éthique déontologique. Il est clair que les mots politiques incorporent aujourd'hui des éléments de subjectivités et d'expression discursive. Pour les théoriciens de cette tendance, le langage et la conscience n'ont d'autres références qu'elles-mêmes. Aussi, le langage crée l'image de la réalité et s'adapte selon les objectifs politiques ou idéologiques précis, tel peut-être analysé le sens de l'ultimatum que Bush lançait le 24 octobre 2002 aux membres du conseil de sécurité, après que Washington eut présenté un projet de résolution particulièrement dur sur l'IRAK : « *si les Nations Unies n'agissent pas, si elles font preuve de mollesse dans leurs responsabilités, et si Saddam Hussein ne désarme pas, les États-Unis conduiront une coalition au nom de la paix pour le désarmer* ». En outrepassant le 9 janvier 2003 les faits établis par COCOVINU (Commission de contrôle, de vérification et d'inspections des Nations Unies et l'AIEA (Agence Internationale de l'énergie atomique) qui stipulaient n'avoir trouvé aucune preuve concrète de l'existence d'armes de destructions massives, Bush va s'atteler par un sophisme à démontrer le contraire et à attaquer de manière unilatérale l'IRAK. Cet unilatéralisme démontre combien les mots politiques ne correspondent pas toujours à la réalité.

Conclusion

Le discrédit porté aujourd'hui aux mots politiques découlent du fait que les mots politiques rompent avec leur objectif traditionnel : informer, c'est-à-dire de mettre à la disposition du public, les informations vraies. Cette rupture s'explique que traditionnellement, les mots avaient un lien avec la réalité. Le mot politique avait un lien étroit avec la chose. Autrement dit, le mot ici exprime la chose. Le mot politique a pour objectif de signaler exactement l'état de chose sans déformer la réalité. Le mot politique ici est tributaire de la réalité qu'elle présuppose. Autrement dit, la représentation qui découle du discours politique dépend de la constitution du réel qui en fait l'objet et donc elle s'y conforme. On peut donc dire que traditionnellement le mot politique avait pour vocation de spécifier ce dont il propose

une représentation cognitive. Cette logique tradition sera déconstruite. Aujourd'hui, le mot politique ne représente pas toujours la réalité. Cette approche trouve son fondement dans la philosophie analytique. Au cœur de cette philosophie, il n'existe aucun lien entre le mot et la chose. En d'autres termes, le mot ne dit pas la réalité. C'est ici que le que l'idéalisme subjectif prend tout son sens. Dans ce sens le mot politique rompt avec la réalité, car le mot ici construit et donne sens aux faits. Une telle vision postmoderne est aujourd'hui d'actualité, puisque le mot politique n'exprime plus la réalité, mais elle la construit.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN, J. (1961). *Philosophical papers*. Oxford : Oxford University Press, cité par HOTTOIS, G. (1979). *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*. Bruxelles : Université de Bruxelles.
- BOGHOSSIAN, P. (2009). *La peur du savoir - Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, préface et annexes de J.-J. Rosat, Traduit de l'anglais par O. Deroy. Marseille : Agone.
- GAUTIER, G. (2010). « Le journalisme de communication : expression de conviction et moralisme ». *Les cahiers du journalisme*, n° 21, Automne.
- GOODMAN, N. (1984). *Faits, fictions et prédictions*. Paris : Minuit.
- GOODMAN, N. (1956). « A World of Individuals ». In : I.M. BOCHENSKI, A. CHURCH, & N. GOODMAN, *The Problem of Universals : A Symposium*. South Bend, Indiana : University of Notre Dame Press.
- HOTTOIS, G. (1972). *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*. Bruxelles : Université de Bruxelles.
- KRIPKE, S. (1980). *La logique des noms propres*. Paris : Minuit.
- MORILHAT, C. (2008). *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Lausanne : Page 2, Coll. « Cahiers libres ».
- QUINE, W.V.Q. (1977). *Le mot et la chose*. Paris : Flammarion.
- RORTY, R. (1990). *L'homme spéculaire*. Paris : Seuil.
- ROSSI, J.G. (2001). *Le vocabulaire de Quine*. Paris : Marketing.
- SOKAL, A. & J. BRICMONT (1977). *Imposture intellectuelles*. Paris : Odile Jacob.
- WOLFF, F. (1997). *Dire le monde*. Paris : PUF.

